L'association pour la jubilation des cinéphiles
vous propose au Cinémarivaux à Mâcon :

Sans adieu
de Christophe Agou – France – 25 octobre 2017
Documentaire
V.0.S.T. – 1h39

Jeudi 18 janvier 2018 21h
Dimanche 21 janvier 11h
Lundi 22 janvier 19h

Un docu touchant sur la désertification du Forez

«*Sans adieu»,* nous révèle le dernier carton du film portant ce titre, est l'expression employée par l'un de ses personnages, Claudette, pour dire au revoir au réalisateur, Christophe Agou, chaque fois qu'une de ses visites chez elle prenait fin. *Sans adieu,* montré à l'Acid, a un côté film infini, sans fin ou interminable, bien qu'il ne souffre d'aucune longueur. Un côté immortel même, bien que le cinéaste (qui était surtout photographe) et son héroïne ne soient plus aujourd'hui de ce monde : si la mort met un terme à la vie, les films posent une borne à la mort. Filmé sur une quinzaine d'années dans les fermes et les pâturages du Forez avec les paysans, pour la plupart très âgés, qui y vivent à leur façon immémoriale, *Sans adieu* est entièrement fait de tendresse et de violence. L'une n'est pas plus contenue que l'autre, elles débordent et elles déteignent, partent en vrille, hors de l'écran, vers nous. Tendresse du regard, promené sur ce qui s'en va, et c'est tout un monde qui disparaît avec ceux-là : ceux qui le portent encore un moment sur leurs épaules voûtées de titans. Violence du langage, jeté en imprécations contre tout ce qui veut leur mort : l'époque tout entière, l'administration, la vieillesse, le temps qui passe, les chiens, les gens, la vie, tout.

Claudette et les autres, paysans à la retraite ou éleveurs à la peine, résistent. Ils racontent, pour la caméra qui danse au rythme de leur langue singulière, des bouts de passé et des chutes de présent, des tessons d'avenir : le film est fragmentaire, il avance à travers les années en épisodes qui s'ouvrent et se ferment par des fondus au noir, plongeons et remontées dans la matière d'un temps profond, souterrain. A sa surface émergent les scènes d'une comédie mélancolique, ses gags et ses bonnes répliques, qui réchauffent ou qui bouleversent. Claudette bataille contre les assistantes sociales et les organisations agricoles pour rester encore un peu chez elle, avec ses chiens qui la rendent folle et ses poules qui s'évadent. Jean-Clément fait un scandale bien senti quand ses vaches sont abattues par l'Etat sous la menace d'une épidémie incertaine. Jean vit seul dans une ferme dépeuplée par la mort récente de son frère. Il y a les trois vieux frères et sœurs qui refont le monde dans leur cuisine. Et la complainte de celle (nous a-t-elle dit son nom ?) qui sort encore parfois de chez elle, agrippée à son bâton, et qui a eu plusieurs hommes dans sa vie. Plan après plan, histoire après histoire, c'est une spirale ou un tourbillon qui prend forme avec la durée, et non un segment qui irait droit vers sa fin. Ce film n'est pas un tombeau, et on aurait tort de n'y voir que la déploration d'un monde qui meurt, il est au contraire la pure célébration du mystère de son existence.

Luc Chessel Libération

Christophe Agou, né à Montbrison en 1969, apprend la photographie de manière autodidacte. Dès le début des années 1990, il développe un style photographique proche du documentaire pour saisir, de manière allusive, la condition humaine. En 1992, il déménage à New York où il commence à prendre des photographies dans la rue évoquant des sentiments de nostalgie et d'isolement. En 2010, il avait consacré un bel ouvrage à des fermiers de sa région natale, le Forez, en Auvergne (Face au silence, Acte Sud). Résidant à New York, il venait régulièrement leur rendre visite depuis 2002 et, parallèlement à son travail photographique, il les filmait avec une petite caméra DVcam, longtemps sans penser qu'il en ferait un film (l'idée est venue en 2010 du cinéaste et producteur Pierre Vinour, qui a porté le film jusqu'au bout). Il est mort en 2015, à 45 ans, juste après avoir achevé le premier montage de Sans adieu.

A l'instar des grands documentaires ethnologiques et sociaux, comme *Au Bord du monde*, *Sans Adieu* grave dans notre histoire moderne le profil paysan d'hier. Christophe Agou s'interroge sur les valeurs d'une société connectée qui fait abstraction de ses racines rurales dans le mépris et l'agonie sourde du monde agricole. Une œuvre essentielle, bouleversante d'humanité.

Le monde paysan se meurt. Au cinéma, déjà dans les années 70, *Le Cousin Jules* (inédit à cette époque) apparaissait comme un anachronisme au sein de la France de l'exode rural et du vieillissement de la population paysanne. Les *Profils paysans* de Depardon ont surfé sur le cachet suranné de ce macrocosme rustique et rustre, où la bonhomie des personnalités s'accompagnait d'une déliquescence de la pierre et de façade, et d'un sentiment de solitude et d'abandon.
En 2017, la présentation à Cannes de *Petit paysan*, qui s'attachait à la nouvelle génération d'agriculteurs, et de *Sans Adieu*, permet de ne pas nous détourner de la France d'hier, qui s'éteint dans l'indifférence, et nous nourrit dans le désarroi.

Triste balade dans la misère, *Sans Adieu* est le projet lumineux de Christophe Agou, décédé à 45 ans des suites d'un cancer, avant même de pouvoir compléter le montage de son film. Ce photographe de l'humain, qui a longtemps séjourné à New York, ne s'était jamais détaché de la région de son enfance, le Forez, où il décida de retourner pour photographier et filmer un misère rurale à l'aune de notre indifférence.

Le résultat final, expurgé d'une centaine d'heures de rushes, est miraculeux. Sur une musique éparse de Stuart Staples des Tindersticks, loin de l'omniprésence et toujours à propos quand elle illustre cette ruralité qui s'étiole, *Sans Adieu* filme les laissés-pour-compte du monde moderne, des personnes âgées et/ou marginales, d'un terroir vétuste et bordélique, des hommes et femmes qui n'ont pas pu, su ou voulu s'adapter à la vitesse ahurissante de l'industrialisation de leur secteur, à la globalisation du marché et à la révolution technologique qui s'abattaient aussi dans les campagnes, conduisant au désespoir et à la mort dans l'ombre inéluctable de ces protagonistes d'un autre temps.
Ces personnalités anachroniques, effectivement, symbole d'une France paysanne agonisante qui a longtemps perduré au-delà de l'après-guerre, évoluent (on utilise volontairement ce terme avec ironie) dans un cadre agricole qui, lui, semble imperméable aux caprices de la 4G. Des paysages d'une rusticité belle car sans extravagances, au milieu de basses-cours cocasses et d'un bétail qui serait presque intemporel s'il n'y avait pas la mondialisation des virus qui s'abat sur les bêtes des uns et le rendement industriel qui frappe d'obsolescence l'existence même de ces petits paysans.

Les protagonistes luttent. Contre l'âge qui les empêche de poursuivre leurs activités : le corps cède à l'écran, le mental rompt. La thématique du vieillissement et de la solitude a rarement été aussi signifiante. Ces moments sont extrêmement douloureux à supporter, tant ils nous touchent dans leur universalité, et dans leur absurdité en marge de notre époque d'opulence. Ces âmes seules, un peu aigries, vouées à la disparition dans l'indifférence, ne peuvent plus vivre, il ne leur reste donc que la survie. La lutte se fait aussi contre les technologies, la bureaucratie ; nos actes les plus anodins, qui passent par l'informatique, deviennent à leurs yeux un casse-tête : la fracture numérique les enfonce un peu plus dans la tombe sociale, ou plutôt la fosse commune.
Documentaire subtil, à l'humanité éblouissante, *Sans Adieu* au titre imprégné de sens, sonde les abîmes de détresse d'un pan de notre hexagone, celui qui rend son dernier soupir dans l'insupportable indifférence d'une société qui se défausse de ses responsabilités sociales pour favoriser le monde productif de demain. A l'heure politique actuelle, *Sans Adieu* est un appel à un sursaut et à la dignité.
L'un des plus beaux films de l'année, tout simplement. L'on remerciera à titre posthume Christophe Agou pour son magnifique regard dont la générosité transpire à l'écran. Frédéric Mignard aVoir-aLire

Prochaines séances :

Pour le réconfort

Jeudi 18 janv. 18h30, Dim 21 janv. 19h, lundi 22 14h, mardi 23 20h

Semaine Télérama du 24 au 30 janvier

Court-métrage *Deux escargots s'en vont* de Jean-Pierre Jeunet et Romain Segaud sorti en 2016 3'14

Il est écrit d'après le poème de Jacques Prévert, *Chanson des escargots qui vont à l'enterrement* et d'après les personnages de Jephan de Villiers.

Carte d'adhésion valable de septembre 2017 à août 2018
Adhérer, c'est soutenir l'association

Bénéficier de tarifs sur les séances :

Embobiné 6€ Normales 6,50€
(hors week-ends et jours fériés)

Tarif réduit 9€* Plein tarif 18€ * Jeune de -26ans, étudiant ou demandeur d'emploi